

LIRE – INTERPRÉTER – TRADUIRE - ÉCRIRE
Considérations sur les enjeux identitaires actuels
de la réception en littérature

Deliana VASILIU¹

Résumé

Afin d'en assurer la compréhension, toute véritable lecture est "critique", c'est-à-dire interprétation du texte à lire. À partir de cet axiome, lire aussi bien que traduire ne pourraient se réaliser qu'à travers une lecture qui laisse des traces, une lecture reprise à son compte et par là assumée en tant que telle. C'est pourquoi la présente réflexion cible deux modalités du lire : la lecture critique et la traduction de la littérature en tant que lectures à part entière et de ce fait analysables et interprétables à leur tour. Dans ce qui suit, nous essaierons de surprendre les enjeux identitaires de cette lecture-écriture qui témoignent du statut ambivalent à multiples visages de la réception en littérature.

Mots clés: lecture, littérature, lecture critique, traduction, interprétation, identité

Abstract

In order to ensure understanding, any meaningful reading is "critical", that is to say the interpretation of the text to be read out. From this axiom, reading as well as translating could only be carried out through a reading that leaves traces, namely a reading which is taken over itself and thereby assumed as such. For this reason, the present grounds for thought target two reading methods: the critical reading and the translation of literature as readings entirely apart and thus analysable and interpretable in turn. In what follows, we will attempt to perceive the identity-related challenges of this reading-writing that bear witness to the multi-faced ambivalent status of the reception in literature.

Keywords: reading, literature, critical reading, translation, interpretation, identity

¹ Maître de conférences, Département des Langues Modernes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest

Il est incontestable que, au-delà de sa mécanique, toute lecture – et d’autant plus la lecture de la littérature – est une interprétation, une reprise à sa façon du texte offert à la lecture. Reprendre à son compte, à sa façon le texte de l’Autre, c’est ce qui en assure la compréhension, toujours personnelle, toujours propre. C’est indubitablement, à chaque fois, *sa* lecture, une lecture qui ne coïncide jamais tout à fait avec les autres qu’on en a faites ou on en fera :

*Quand on dit : il faut lire ce livre, on a tort de penser qu’il s’agit d’une même opération à laquelle tous les hommes peuvent être conviés et qui pour le moment les égalise. Car on ne lit **jamais le même livre**, on ne le lit **pas avec le même regard**, on n’y voit **pas les mêmes choses**, on n’en tire **pas les mêmes leçons**, on n’en parle **pas dans le même langage** (Lavelle, 1942 : 208, n.s.).*

Toutes les prémisses d’une réflexion sur la réception en littérature tiennent en ces quelques lignes écrites dans la première moitié du XX^e siècle.

Comme ce qui nous intéresse ici c’est principalement une lecture analysable *a posteriori*, celle qui laisse des traces, qui s’inscrit dans ou s’écrit à travers un autre texte pour se donner par là à lire à son tour, nous nous proposons d’interroger conjointement **la lecture critique** et **la traduction des textes littéraires**, telles qu’elles sont envisagées en ce début du XXI^e siècle. Il s’agira par voie de conséquence de surprendre et d’analyser les enjeux identitaires mis au jour par l’éternel affrontement du Même et de l’Autre dans la réception du discours littéraire, laquelle ne cesse de s’évertuer à échapper à une ambivalence quasi constitutive. Nous nous proposons donc dans ce qui suit de revisiter sous cet angle les solutions données tour à tour par la critique et la traductologie de la post-modernité pour essayer de faire taire les armes de cette même guerre identitaire qui semble s’y jouer depuis toujours, même si à chaque fois autrement, voire différemment.

Pour ce qui le concerne, le **discours critique** des cinq dernières décennies porte encore l’empreinte de sa **quête de vérité** et de **liberté**. Ce sont les deux rêves identitaires qui le hantent à l’endroit du texte littéraire dont il se nourrit et sans lequel on ne pourrait parler de lecture critique. En ce sens, les trois réponses de l’après-guerre français en tant que « chemins actuels de la critique » représentent aujourd’hui encore un riche legs qui témoigne du veto, surprenant à l’époque, opposé à la critique universitaire, prétendument neutre, donc « objective », par la Nouvelle Critique, une critique d’interprétation ou « idéologique », qui se reconnaissait des attaches avec les grands courants de pensée du moment (existentialisme, marxisme, structuralisme, psychanalyse et phénoménologie) et se déclarait carrément « subjective ». Qu’elle se place donc du côté de l’auteur, de l’œuvre ou du lecteur pour vraiment lire et écrire par la suite cette lecture, les voix critiques françaises de l’époque n’en posent pas moins toutes la même question lancinante: « Qu’est-ce que la Critique ? » (Barthes, 1964 : 252)

Sans entrer dans les détails d’un débat qui semble ne pas avoir dit son dernier mot, nous avons ici l’intérêt de signaler que l’effervescence métacritique de l’époque ne cherchait en fait que légitimer le discours critique sous toutes ses formes et parler de son « droit » à sa vérité et à sa liberté.

En effet, mue en égale mesure par la crainte de perte d’identité et par l’impératif, très actuel à l’époque, de ne pas manquer l’œuvre, la recherche de *la bonne place pour lire et parler de cette lecture* peut être assimilée à une vraie quête identitaire du discours critique. Il y a dans ce souci de la « bonne distance » - question de réglage d’un regard dont la flexibilité est censée conserver au même titre la fraîcheur de la lecture initiale et la profondeur réflexive – tous les desiderata d’un rêve critique globalisant. Il viserait en même temps et la distance et la proximité, sans ignorer que l’excès de chaque côté ne peut que conduire indéfectiblement à une perte d’identité.

Avec sa définition de la « relation critique », Jean Starobinski est sans doute le mieux placé pour reconnaître la part d'utopie d'une telle critique complète. Ce qui ne l'empêche pas de se servir des opérateurs tels « le regard critique », « la distance », « la coïncidence » ou « l'identification » pour réfléchir à ce qu'il appelle « le trajet de lecture ». Comme nous l'avons présenté ailleurs (Vasiliu, 2000 : 194), les trois moments de ce parcours - la sympathie spontanée, l'étude objective et la réflexion libre - se déroulent entre « tout accepter (par la sympathie) et tout situer (par la compréhension) », permettant le passage « d'une dépendance aimante à une indépendance attentive » (Starobinski, 1970 : 27-28). Autant dire que la lecture critique à la recherche de sa vérité a intérêt à conserver et même à renforcer le contact mutuellement vivifiant des deux discours - littéraire et critique - en présence, aux prises avec de sérieux problèmes d'autonomie et de dépendance. Seule la rencontre véritable, vivante des deux trajets est de nature à éviter à la critique la condition de « machine célibataire », incapable de « former couple avec l'œuvre » car

[...] certes, l'œuvre a sa consistance matérielle indépendante ; elle dure par elle-même ; elle existe sans moi. Mais, comme l'a dit si bien Georges Poulet, elle a besoin d'une conscience pour s'accomplir, elle me requiert pour se manifester, elle se prédestine à une conscience réceptrice en qui se réaliser (idem, p. 16).

Par conséquent, il ne s'agirait pas non plus pour le discours critique de s'identifier à l'œuvre, mais

[...] d'acquérir le pouvoir de parler de cette expérience et de décrire, dans un langage qui n'est pas celui de l'œuvre, la vie commune qu'il a connu avec elle, en elle (Starobinski, 1961 : 26).

À moins qu'il ne s'agisse dès le début d'un

[...] regard qui sait exiger tour à tour le surplomb et l'intimité, sachant par avance que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre

tentative, mais dans le mouvement qui va inlassablement de l'une à l'autre (idem : 27, n.s.).

Le juste milieu semble donc possible, à condition de pouvoir faire revivre l'Autre, le discours littéraire dans ce cas, lors de sa propre émergence de discours à part entière. L'intégrité et la vie propre du discours littéraire sont par là non seulement conservées mais comme amplifiées. Car ce discours critique

[...] a toujours le souci de préserver une intégrité [...], mais ceci n'exclut pas que l'objet ainsi rendu à sa plus forte identité ne soit pris en charge par une parole nouvelle, qui l'attire à son niveau, qui l'entraîne et le fait participer à son propre mouvement (Starobinski, 1974 : 181).

Loin de toute possible assimilation de l'un par l'autre, on pourrait dire assister à une « complète métamorphose » au travers de laquelle, en tant que « discours compréhensif sur les œuvres, la critique [...] doit se faire œuvre à son tour et courir les risques de l'œuvre ». (Starobinski, 1970 : 33, n.s.) La liberté du lire critique semble donc être à ce prix. Et au même critique genevois de conclure à son sujet en termes d'« écriture indépendante », lorsque

[...] la relation aux œuvres 'étrangères' est partout présente, mais multiple, fugitive, capricieuse, laissant parfaitement libre, parmi les richesses de la 'librairie' son utilisateur nonchalant (Starobinski, 1974 : 173, n.s.).

De son côté, le traduire mène lui aussi son combat identitaire. **La traduction des textes littéraires** fait depuis des lustres l'objet de débats empreints de culpabilisation. On l'admet sans ambages, la traduction est elle aussi avant tout une lecture qui vise d'abord la compréhension à travers sa propre interprétation. Ce qui n'empêche que *la question de l'identité, c'est-à-dire de l'Autre, du Même, voire du « soi »*, hante depuis des siècles la réflexion sur la pratique traductive, même si, il est vrai, le métalangage change avec les

époques et les enjeux politiques du moment. L'Allemagne romantique, par exemple, y rêvait déjà (Berman, 1984). Rappelons-nous ces mots qui ont fait date :

Notre peuple, à cause de sa considération pour l'étranger et de sa nature médiatrice, paraît être destiné à réunir dans sa langue, avec les siens propres, tous les trésors de la science et de l'art étrangers, comme dans un grand ensemble historique au centre et au cœur de l'Europe. Cela semble être, en effet, la véritable finalité historique de la traduction à grande échelle (Schleiermacher, 1999 : 91).

Ainsi, sous l'angle de cette « mêmété » qui fait encore tant de problèmes, on parlait d'abord de la fidélité à l'Autre, perçue comme conformité servile et vécue en culpabilité. Avec son pendant, la fidélité au Même, taxée de trahison et culpabilisée à son tour. Pour échapper à cette culpabilisation, le traducteur devait choisir entre être fidèle à l'Autre sans trahir le Même, selon les sourciers, et, à l'inverse, être fidèle au Même sans trahir l'Autre, dans la vision des ciblistes.

Or, les temps où l'on culpabilisait la fidélité taxée de « servile » en amont, du côté de l'Autre, ou de « trahison », en aval, du côté du Même, semblent en effet révolus. Même si la problématique est restée la même, avec le métalangage qui change et à travers les débats sur la querelle des « sourciers » et des « ciblistes », sur la fidélité, la trahison ou les libertés du traducteur, sur la figure de l'Étranger ou la teneur de l'équivalence, parmi tant d'autres, les réponses des traductologues, philosophes, anthropologues, linguistes, voire politiques acquièrent elles aussi une autre inflexion. Et les raisons en sont multiples, surtout aujourd'hui et ici, c'est-à-dire dans cette Europe qui se cherche une voie qui soit unitaire et cohérente, sans pourtant être unique. D'ailleurs, son passé l'y invite et encourage pleinement :

À la différence d'autres cultures centrées sur elles-mêmes, l'Europe est d'origine pluriculturelle, originellement et constamment

traductrice. Elle est née de la traduction et dans la traduction (Meschonnic, 1998 : 223).

Ce qui plus est, l'Europe d'aujourd'hui semble se donner aussi les moyens de faire en sorte que *l'Autre et ses valeurs soient complémentaires des valeurs et intérêts propres*. En ce sens,

[...] *il ne s'agit plus de se les annexer, mais de les respecter et les mettre ensemble. Il ne s'agit donc plus ici d'appropriation ou d'assimilation de l'autre, mais de sa médiation, entraînant la transformation du même : 'Meurs et deviens', avait dit Goethe* (Ost, 2009 : 10).

À l'instar et à côté de la pédagogie multiculturelle mise en place pour les citoyens de l'Europe de demain, le problème central n'est plus d'effacer les différences, mais de composer avec la diversité, en restant fidèle à sa propre identité culturelle tout en s'ouvrant aux richesses de l'Autre. Le traduire trouve ainsi non seulement une voix nouvelle, « relevante » (Derrida, 1998), mais devient aussi et par là un vrai modèle de médiation interculturelle.

En effet, depuis quelques décennies, le traduire est érigé en paradigme de l'éthos européen. Des voix de plus en plus sonores se sont fait entendre à ce sujet, tel Paul Ricoeur (2004), philosophe et traducteur lui-même, qui, dans une logique de dialogue et de réconciliation, met à profit les réflexions antérieures en la matière (Berman, 1995, 1999 ; Steiner, 1998) et approfondit l'œuvre freudienne pour proposer le traduire comme triple *modèle d'intégration et de médiation entre identité et altérité*. Ce dernier reposerait, d'une part, sur ce que l'on appelle désormais *l'hospitalité des langues*, cette faculté d'habiter chez l'Autre et de le conduire vers Soi-même, un double mouvement exercé sur sa propre langue qui « se charge » de l'Étranger et en même temps sur la langue de l'Autre qui « se décharge » dans la langue d'accueil. Adossé à ce premier pilier, *le don des langues* lui donnerait la possibilité de se constituer en « fondement non violent du lien social » (Jervolino 1/2006). À une

condition près, nous rappelle Paul Ricoeur (2004), et ce serait le troisième pilier de l'édifice : accepter le « décalage infranchissable » entre l'Autre et le Même, renoncer à l'idéal de la traduction parfaite, être capable d'en faire le deuil.

Sur cette même lancée, Domenico Jervolino plaide carrément « pour une philosophie de la traduction à l'école de Paul Ricoeur » (1/2006) et trouve les arguments qui font du traduire le « modèle éthico-politique pour la nouvelle Europe ». (2/2006) Auparavant métaphore de la « médiation et de la coexistence parmi des cultures, parmi des peuples qui parlent des langues différentes mais qui appartiennent à la même humanité », la traduction devient « seule langue de l'Europe possible » (*idem*) et acquiert ainsi son statut de « véritable paradigme politique ». En effet, quelle(s) langue(s) parler pour répondre à notre besoin d'universel, sans tomber pour autant dans le piège de la langue unique, mais sans gaspiller non plus la richesse de nos diversités, à commencer par les trésors enfouis dans nos propres langues maternelles ? La réponse politique ne s'est pas fait attendre et les États cherchent depuis à donner une réponse concrète à cette évidence reprise maintes fois sous la forme de l'adage attribué à U. Eco: « La langue de l'Europe, c'est la traduction ». Le parcours de cette troisième voie en tant que solution pour le monde pluriel où nous vivons prend forcément, comme on nous le dit, la forme d'une « défense et illustration du multilinguisme » à travers les vertus de la traduction :

Dans un monde post-babélien, ce ne sont ni les langues ni les savoirs ni les valeurs qui font défaut, mais bien les principes de composition qui puissent les harmoniser et les hiérarchiser. Autrement dit : une capacité généralisée de traduction, si du moins nous nous accordons à rejeter tant l'irréductible dispersion dans une série d'idiomes et cultures mutuellement incommensurables, que l'alignement sur une langue dominante unique qui aurait tôt fait d'étouffer toutes les autres (Ost, 2009: 281, n.s.).

Mais l'éthique traductive de l'homme postmoderne, érigée ainsi en paradigme politique, ne tarde pas à revenir à ses sources et se poser aussi en « révélateur de la pensée du langage et de la littérature » (Meschonnic, 1999 : 10). En effet, pour un Meschonnic (1998, 1999, 2007), traduire la littérature aboutit toujours à un autre texte, « dans un autre temps et une autre langue » (1999 : 27). Ce qui jette, on le comprend facilement, une autre lumière sur toute la problématique de l'« autre » et du « même », de la « liberté » et de la « responsabilité » comme alternative à la « fidélité/trahison ».

En outre, loin de sa position subalterne coutumière, le traduire permettrait ainsi de « penser autrement ». Ici, contre la logique post-structuraliste du signe, ailleurs comme révélateur de « la grammaire du droit en réseau », par exemple (Ost, 2010).

Une question demeure : qu'est-ce qu'apporte en fait le paradigme traductif pour expliquer cet engouement récent ? D'une part, il semble que pour l'europeen contemporain en quête d'identité, les paradigmes de l'interprétation ou de la communication sont soit trop larges, soit trop rigides. Autant dire qu'ils sont « fatigués. » (*idem*) Or, la métaphore du dialogue forgée sur les caractéristiques dont on a tant parlé met en avant une logique de réconciliation entre le propre et l'étranger (Nouss, 2001) et permet de penser, comme nous l'avons vu, à un fondement non violent du lien social. Autrement dit, généralisable ou non, de par sa dimension éthique, *le paradigme du traduire*, s'opposant à la logique du conflit, de la guerre, voire de la barbarie, serait la seule issue envisageable pour le monde complexe d'aujourd'hui : « on y est condamnés » (Ost, 2010).

Voilà comment la complexité du monde actuel nous invite à essayer de faire enfin le deuil de l'impossible traductibilité parfaite et rechercher, en adulte responsable, la traductibilité à moindres pertes. En effet, le binarisme ne semble plus de mise. Le temps de l'identité biculturelle parfaite (hélas, impossible !) du traducteur est lui aussi révolu (Pym, 1997). L'issue est à envisager grâce au *modèle philosophique d'intégration entre identité et altérité* qui seul permettrait

au traducteur, à travers un perpétuel travail de négociation des choix effectués, de construire dans le monde d'arrivée « un comparable », « une équivalence sans identité » (Ricoeur, 2004). Car seule une *identité interculturelle* pourrait rendre compte de la *fidélité plurielle* capable de faire revivre également ailleurs le texte d'origine. Cette fidélité imparfaite et jamais tout à fait au rendez-vous serait ainsi envisageable pour une traduction devenue une reprise non pas « du mot à mot » mais « du monde au monde » (*idem*). D'une certaine façon, à l'écoute enfin de ses « deux maîtres » à la fois, elle permettrait au traducteur-entremetteur de faire sa propre lecture, ses propres choix, et serait de surcroît loyaliste et réaliste, s'ingéniant tant que peut se faire - telle une mémoire humaine, donc faillible mais perfectible, accordée aux valeurs interculturelles d'une Europe plurilingue - à assurer la relève.

Certainement, il est sans doute très important de se charger du « passage », mais aussi et surtout de s'assurer de la qualité des biens transférés (Meschonnic, 1999 : 17). Dans ce monde fourmillant de l'échange, l'image du traducteur comme *médiateur* entre les deux textes, entre les deux cultures, reste encore généralement monnaie courante. Mais ce rôle de simple « passeur » est de plus en plus contesté car, au moins dans certains cas, on commence à l'accepter, « traduire est un art » et la traduction « un acte de langage » (Meschonnic, 1999 : 18), une *réécriture*, voire une *création*. Sans méconnaître le paradoxe qui fait que l'œuvre ne soit en fait qu'une « traduction » issue de toutes les lectures antérieures.

On pourrait avancer pour terminer, à côté de ce qui n'est plus qu'un truisme, à savoir que toute traduction est une lecture propre assumée comme telle, une autre évidence mise au jour par la réflexion post-moderne sur la lecture critique et la traduction littéraire : toute lecture est à son tour une traduction où se jouent, suivant les époques, le combat ou l'armistice entre l'Autre et le Même.

Au terme de ces considérations, elles-mêmes une « lecture » des réflexions actuelles, de plus en plus riches en suggestions sur la lecture, nous pensons pouvoir dire que **lire – interpréter – traduire – écrire** a de fortes chances de s'ériger en véritable passage obligé dans la complexité de ce monde post-moderne pluriel. En ce sens, **la lecture critique et la traduction des textes littéraires** sont à voir comment autant de « voix » qu'empruntent les « voies » de la même quête de *vérité* et de *liberté* en matière de communication littéraire. Autant conclure nous aussi sur la circularité du livre avec ces mots de Roland Barthes, comme toujours un peu en avant sur sa génération : « Ainsi tourne le mot autour du livre : d'un désir à l'autre va toute littérature » (Barthes, 1966 : 79).

Références bibliographiques

- [1] BARTHES, Roland (1964), *Essais critiques*, Seuil, Paris
- [2] BARTHES, Roland (1966), *Critique et vérité*, II, Seuil, Paris
- [3] BERMAN, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris
- [4] BERMAN, Antoine (1999), *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Seuil, Paris
- [5] DERRIDA, Jacques (1998), « Qu'est-ce qu'une traduction "relevante" ? » in Conférence inaugurale aux *Quinzièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Actes Sud, Arles
- [6] JERVOLINO, Domenico (1/2006), « Pour une philosophie de la traduction, à l'école de Ricoeur », in *Revue de métaphysique et de morale*, n° 50, p.229-238. [En ligne]. URL : <http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-2-page-229.htm> (Consulté le 6 janvier 2011)
- [7] JERVOLINO, Domenico (2/2006), «La traduction comme modèle éthico-politique pour la nouvelle Europe», in *Espaces Marx* [En ligne]. URL : <http://www.espaces-marx.net/spip.php?article128> (Consulté le 10 août 2011)
- [8] LAVELLE, Louis (1942), *La parole et l'écriture*, Gallimard, Paris

- [9] MESCHONNIC, Henri (1998), « Les grandes traductions européennes, leur rôle, leurs limites. Problématique de la traduction », in Béatrice Didier (dir.), *Précis de littérature européenne*, PUF, Paris
- [10] MESCHONNIC, Henri (1999), *Poétique du traduire*, Verdier, Paris
- [11] MESCHONNIC, Henri (2007), *Éthique et politique du traduire*, Verdier, Lagrasse
- [12] NOUSS, Alexis (2001), « Éloge de la trahison » in *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2e semestre, vol. 14, n° 2, p. 167-179. [En ligne]. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/000574ar> (Consulté le 9 janvier 2012)
- [13] OST, François (2009), « AUTREMENT DIT. Ce que traduire veut dire », in *Traduire : défense et illustration du multilinguisme*, Fayard, Paris [En ligne]. URL : <http://www.dhdi.free.fr/recherches/horizonsinterculturels/articles/ostautrementdit.pdf> (Consulté le 5 mars 2011)
- [14] OST, François et FRYDMAN, Benoît (2010), « La traduction, un paradigme pour le droit », Communication au Collège Belgique. [En ligne]. URL : http://www.philodroit.be/spip.php?page=article&id_article=1189&lang=fr (Consulté le 6 février 2011)
- [15] PYM, Anthony (1997), *Pour une éthique du traducteur*, Artois Presses Université, Arras
- [16] RICOEUR, Paul (2004), *Sur la traduction*, Bayard, Paris
- [17] SCHLEIERMACHER, Friedrich (1999), *Des différentes méthodes du traduire*, trad. de l'allemand par A. Berman et C. Berner, Seuil, Paris
- [18] STAROBINSKI, Jean (1970), *La relation critique*, Gallimard, Paris
- [19] STAROBINSKI, Jean (1974), *Faire de l'histoire II*, Gallimard, Paris
- [20] STAROBINSKI, Jean (1961), *L'œil vivant*, Gallimard, Paris
- [21] STEINER, George (1998), *Après Babel*, trad. de l'anglais par Lucienne Lotringer, Albin Michel, Paris
- [22] VASILIU, Deliana (2000), *Les voix de la lecture*, Editura Trei, București